

**MARIA MAILAT**

Centre ARTEFA (France)

## Approche anthropologique de la solitude

La sagesse [de l'homme libre] est une méditation,  
non de la mort, mais de la vie.<sup>1</sup>

B. Spinoza

**E**nfant, j'ai souvent entendu les adultes dire que j'étais solitaire. Grâce à ce mot, appris très tôt, et aux expériences vécues au fil des années, la solitude m'est apparue comme un phénomène incorporé à mon corps, inséparable de la pensée en mouvement (mouvement apparenté à l'errance plus qu'à un trajet bien balisé). La solitude ne me quitte jamais, elle est présente surtout lors des deux instances importantes, à savoir au moment de l'endormissement, puis, du réveil.

Mon approche anthropologique expose dans ces lignes les entrelacements entre mes expériences subjectives « immanentes » et la recherche du sens qui m'oblige à nourrir et à confronter mes pensées aux écrits en sciences humaines.

Le fait de naître seul est inscrit dans la langue. Le français distingue les deux parties de la naissance : l'enfant naît, la femme accouche. L'acte naturel ou biologique est incomplet s'il n'est pas articulé aux formes symboliques de reconnaissance sociale qui marquent tant la nomination de l'enfant que le changement de

---

1 B. Spinoza, *Éthique*. Partie IV. Proposition n° 67, R. Misrahi (trad.), Paris, PUF, 1990, p. 277, cité d'après : M. Henry, *La passion de naître : Méditations phénoménologiques sur la naissance*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 125

statut de la femme (identifiée en tant que mère). Dans toutes les cultures, ce passage du biologique à la reconnaissance instituante est manifeste dans la parole et les gestes. Il semble ainsi que tout enfant naît mortellement seul, que toute naissance est abandon, et le biologique ne suffit pas pour l'accueillir et le rattacher aux autres. De même, à l'instant de la mort, la solitude est dans le dernier souffle, le corps se mue en cadavre et ce sont les autres humains qui préservent l'histoire vivante du défunt en accomplissant les rituels du deuil, de l'enterrement et de la co-mémoration. Ce résumé anthropologique ne permet pas pour autant de résoudre l'éénigme « pathétique » de la solitude formulée par le philosophe Grégori Jean à la lecture de l'œuvre de Michel Henry. Deux approches sont en tension, selon Grégori Jean, la première « consistant à faire de la solitude une détermination proprement ontologique de l'essence de la subjectivité [...] »<sup>2</sup>. La seconde « refuse explicitement à la solitude toute dimension autre qu'existantielle »<sup>3</sup>. Il se peut que ces deux facettes phénoménologiques composent une aporie que l'anthropologue nuancera comme suit.

Au cours de ma vie, la prégnance de la solitude m'apparaît au quotidien: d'abord, dans mon corps, comme un magma d'où émerge ce qui m'attire et que je redoute, ce que je pourrais appeler le Soi profond, le « noyau » du Moi. Ce sentiment vécu rencontre une idée formulée par le philosophe Michel Henry que je lis comme une question : « La vie ne peut donc s'éprouver que dans un premier Soi qui est la révélation de la vie »<sup>4</sup>. Vu d'ici, le moi ressemble à une « passerelle »

---

2 J. Grégori, « Intersubjectivité pathétique. Nouvelles perspectives de recherche », [dans:] J. Grégori et al. (dir.), *La Vie et les vivants*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2013, p. 2, <https://books.openedition.org/pucl/2723>.

3 *Ibidem*.

4 M. Henry, « Christianisme et phénoménologie », [dans : ] *Idem*,

suspendue qui mène au « je », à cette « première personne du singulier » indissociable de la solitude. L'un ne se superpose pas totalement à l'autre. Le « je » est l'affirmation subjective portée devant les autres et qui me sépare d'eux. Cette auto-affirmation dans le « je » n'atteste-t-elle pas le fait que « je suis seul(e) même avec les autres »? Lorsque je suis avec les autres, même si je cherche à me fondre dans la « communion » avec autrui, même si je veux croire dans la radicalité de cette fusion dans le collectif, en vérité, si je garde éveillée une étincelle de ma raison, il m'est impossible de me confondre dans le groupe (ou dans la famille), impossible de me perdre dans le Nous. La solitude est intégrée dans l'intime de chaque individu et de cette solitude émerge une voix qui « me » parle : elle est intérieure, profonde, ancrée dans mon « *for intérieur* ». Je suis seule à l'entendre même si elle continue à parler aux autres, à faire en sorte que mes paroles soient captées par les autres. Les autres m'entendent et m'identifient à partir de ma voix « jetée » du dedans vers le dehors. La dialectique de la voix, de la parole et de l'écoute (qui ouvre sur le verbe entendre, mais aussi sur l'entente qui ne se réalise pas sans s'écouter et sans s'entendre) participe au devenir humain. Le sujet parlant<sup>5</sup> n'est pas un monolithe, mais un être dialogique : « de même que je suis mon partenaire lorsque je pense, je suis témoin de moi-même lorsque j'agis »<sup>6</sup>. Dans la solitude, la voix intérieure porte ce caractère dialogique, s'adresse à un moi qui est un autrui. Cette synergie

---

Auto-donation, entretien et conférences, Paris, Beauchesne éditeur, 2004, p. 153.

5 J'aimerais écrire *parlêtre*, même si je ne partage pas le sens donné par Lacan, auteur de ce mot composé. La structure du mot symbolise le caractère dialogique de l'être qui est présent dans les poèmes de Paul Celan.

6 H. Arendt, « Questions de philosophie morale », [dans :] *Responsabilité et jugement*, J.-L. Fidel (trad.), Paris, Payot, 2009. p. 138.

entre moi et moi-comme-autre est fragile et friable, parfois, une fissure s'élargit, ouvre une brèche que les psychiatres appellent dédoublement de la personnalité, schizophrénie.

L'expérience de la solitude dialogique est précoce chez l'enfant : même les petits inventent des dialogues solitaires pendant leurs jeux. Souvent, ils s'inventent un interlocuteur imaginaire.

La solitude est propre à l'humain depuis sa naissance, c'est une « solitude perpétuelle » comme le disait l'écrivaine Françoise Sagan. Elle est créatrice, caractéristique présente chez les artistes, notamment chez les écrivains. Maurice Blanchot évoque la solitude de l'œuvre et celle de l'écrivain : « Quand Rilke écrit à la comtesse de Solms-Lauhach (le 3 août 1907) : "Depuis des semaines, sauf deux courtes interruptions, je n'ai pas prononcé une seule parole ; ma solitude se ferme enfin et je suis dans le travail comme le noyau dans le fruit", la solitude dont il parle n'est pas essentiellement solitude : elle est recueillement »<sup>7</sup>.

La solitude se décline dans de nombreuses formes (recueillement, méditation, marche, jeu, silence, etc.) avec sa part de mystère<sup>8</sup>. Un de ces mystères se dévoile quand le nouveau-né découvre ses mains. La solitude est une affaire de mains et du regard ; ainsi, le nouveau-né passe des jours à les examiner « sur toutes les coutures ». La main porte la créativité humaine, elle est indissociable de l'œuvre que Blanchot analyse du côté de la « solitude de l'œuvre »<sup>9</sup>. Celan définit le poème

---

7 M. Blanchot, « La solitude essentielle », [dans :] *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p.8.

8 D. Farrell Krell, « Creative solitudes », [dans :] D. Jones (dir.), *The Philosophy of Creative Solitude*, London, Edition Bloomsbury Publishing Plc, 2019, p. 21-40. L'ensemble des textes de cet ouvrage a stimulé mes réflexions.

9 M. Blanchot, « La solitude essentielle », *op.cit.*, p. 8.

comme une poignée de main et les mains sont pour lui « offrantes-offertes »<sup>10</sup>.

La solitude colore notre sensibilité d'un mélange d'angoisse et de joie et ce mélange, parfois, nous submerge. Le mouvement angoisse/joie est présent dès la naissance, ponctué par le premier cri. Le corps du nouveau-né « parle » à sa manière, en silence aussi, il remue, gigote, se tord, bouge comme s'il était soulevé, emporté, pétri, animé par le flux intime de la vie. La solitude fait partie de ce continuum de vie qui réveille le regard et la voix (cris, pleurs, babillages, soupirs). Les adultes s'efforcent de les capter dans le filet des interprétations pour les socialiser à l'aide de leurs réponses, car les résonances de l'angoisse et de la joie dans la voix du nouveau-né troublent les adultes, percutent leur propre solitude.

La méditation dans la solitude nous permet de saisir – dans le flux de la vie – des séquences comme des images ou des photographies (floues ou troubles) que la langue transforme en souvenirs, car il nous faut sans cesse des preuves d'être en vie et dans la vraie vie. Au cours des interactions avec les autres, la solitude ne disparaît pas, elle agit comme une « impulsion » qui rend plus intenses les affects qui colorent ces interactions. Ainsi, la personne peut se sentir seule au cœur d'une relation amoureuse. Dans l'amour, l'absence est liée à la présence. La danse enlacée entre la présence et l'absence est intensifiée par la solitude (présente dans la relation amoureuse) qui fait que l'être aimé apparaît comme une « apparition unique d'un lointain, si proche soit-il »<sup>11</sup> qui me remplit d'une plénitude chargée de malheur et de joie inséparables.

---

10 P. Celan, « Lardées de microlithes », [dans :] *Contrainte de lumière*, Paris, Belin, 1989, p.19.

11 W. Benjamin, *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 144

Les expériences de solitude font croître la conscience de soi/moi et rendent plus claire la nécessité de prendre du temps et de prendre soin de son corps. Maine de Biran considère que la connaissance ne peut s'effectuer que dans un état de solitude : « Le sujet peut seul savoir avec lui-même ou en lui-même ; seul il peut sentir et savoir avec un être semblable à lui, seul enfin, il peut avoir une sorte de science extérieure ou supérieure à tout point de vue humain »<sup>12</sup>.

La langue est traduction. La traduction est l'essence de toutes les formes d'expression humaine. Dans cette perspective, la solitude se traduit et donc, se trahit dans le sens où, d'une part, personne ne peut s'identifier complètement à l'autre, et, d'autre part, personne ne peut connaître la solitude hors du processus de socialisation, de participation (même minimaliste) à la vie en société. Paradoxalement, la solitude n'est pas « sans monde », mais le monde qu'elle arpente est constitué de ce que la vie a de plus précaire, un monde où la relation à l'autre exige un effort de donner sans rien attendre en retour. Cette non-attente d'un retour est le malheur et la force de la solitude. Le philosophe Michel Henry, cité par Jean Grégori, écrit : « Il n'y aurait véritablement expérience d'autrui que si [était] réalisée l'identité de l'être pour autrui et de l'être pour soi »<sup>13</sup>. Sommes-nous finalement devant l'idée que l'être pour soi est l'être seul et cette solitude est indissociable de la vie avec autrui ? Cette idée semble dépasser l'aporie que je cite en introduction de cet article.

---

12 M. de Biran, *Fondements de la morale*, Paris, E. Dezobry, Magdeleine et Cie, Libraires-éditeurs, 1859, tome 3, p. 28.

13 J. Grégori, « L'être-soi et l'être-seul. Le problème de la solitude dans la phénoménologie de Michel Henry », [dans :] *PhaenEx*, [En ligne] 2011, n° 6 (2), p.109 ; 10.22329/p.v6i2.3483, hal-03629279.



### *Explorer le sens du mot solitude*

La solitude se définit dans le Thesaurus de la langue française<sup>14</sup> comme un lieu « inhabité ou peu habité » ; « lieu désert, non fréquenté » ou lieux et ruines « des-habités ». L'origine française de ce mot nous incite à penser la solitude dans la spatialité habitée/inhabitée/inhabitable, spatialité rattachée à l'étendue des terres et des ressources utilisées par les humains, ressources qui sont aussi nécessaires aux autres modes de vie (animale, végétale).

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, au cours des voyages entrepris par les Européens en Amérique du Sud, les questions du peuplement de ces territoires et de l'exploitation des ressources furent abordées, tant par les savants que par les gouvernements qui menaient leur campagne de colonisation. L'imaginaire des terres

---

14 *Thesaurus de la langue française*, [En ligne] <http://atilf.atilf.fr/> et sous forme d'application logiciel.

solitaires et paradisiaques, représentées par des surfaces blanches sur la mappemonde, avait perdu de son actualité. En 1800, Alexander von Humboldt<sup>15</sup> descendait le fleuve Rio Apure dans les Llanos de l'actuel Venezuela : il découvrit une « nature prodigieusement diverse que la civilisation n'avait pas encore troublée ». Un de ses guides, un Indien christianisé, s'exclama : « C'est comme dans le Paradis ! ». Le savant ne partageait pas son émerveillement. Il nota dans son journal : « L'âge d'or a cessé, et, dans ce paradis des forêts américaines, comme partout ailleurs, une triste et longue expérience a enseigné à tous les êtres que la douceur se trouve rarement unie à la force »<sup>16</sup>. Ces terres n'étaient pas inhabitées, bien au contraire. De nombreux peuples (désignés par le terme de « tribus » ou de « sauvages ») avaient des cultures très différentes du « modèle européen ». Les Européens colonisateurs ignoraient tout, tant du climat que des civilisations « autochtones ». Or, les peuples des Amériques (du Sud comme du Nord) s'étaient dotés d'organisations complexes qui assuraient leur existence sans troubler l'équilibre terrestre, végétal et animal. Von Humboldt fut un des premiers à réfléchir aux problèmes posés par « l'habitabilité progressive de la surface du globe »<sup>17</sup>, mais il n'a pas su, pas plus que les autres, reconnaître et respecter les modes d'existence de ces peuples. L'histoire coloniale présente encore l'image d'Epinal d'un maître solitaire (Blanc) investi du rôle de *pater familias*, disposant à sa guise des biens matériaux et des êtres vivants dont les esclaves qui étaient traités pire que les animaux (les exceptions sont très rares).

---

15 A. von Humboldt, « Relation historique aux régions équinoxiales... », [dans :] Ph. Descola, *La leçon inaugurale de l'anthropologie de la nature*, Paris, Collège de France, le 29 mars 2001. Podcast: [https://www.youtube.com/watch?v=j4x8o\\_7Qy-Q](https://www.youtube.com/watch?v=j4x8o_7Qy-Q).

16 *Ibidem*.

17 *Ibidem*.

La rencontre, donc, n'a pas eu lieu ou plus précisément, les contacts (sauf quelques exceptions) furent organisés suivant une logique de guerre, de pillage et de destruction des autochtones rejetés « hors civilisation ». Cependant, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les colonisateurs ont dû prendre acte qu'ils n'étaient pas les maîtres des terres confisquées.



## *La solitude dans le libéralisme capitaliste*

H. Arendt<sup>18</sup> a différencié la solitude de l'isolement, mais lorsqu'on observe les modes de vie au XX<sup>e</sup> siècle, solitude et isolement sont souvent mélangés. L'essor de l'individualisme annexe la solitude aux normes de l'épanouissement et de l'ascension sociale. En France, comme ailleurs, les urbanistes, les architectes et les médias font la promotion des logements dits individuels et ouvrent un marché où l'offre crée des besoins. Chaque personne (même enfant) est censée avoir une « chambre à soi », signe de confort et de liberté. Dans les années 1960-1970, le nombre d'appartements empilés dans d'énormes « barres » d'immeubles et des gratte-ciel s'envole. La promotion de ces logements rend obsolètes les « vieilles » maisons familiales où les espaces intimes étaient partagés, non seulement entre les membres d'une famille « élargie » sur plusieurs générations, mais entre les personnes et les animaux de la ferme.

Le progrès impose l'image d'un individu « urbain » qui se débrouille seul et gagne assez pour consommer. La solitude est valorisée comme une dimension d'émancipation sociale associée à la culture (au culte) du jeunisme et de l'immortalité. L'adage latin *Mens sana in corpore sano* est déplacé vers des pratiques solitaires d'« hygiène de vie » et des traitements médicaux (médicaments et chirurgie esthétique) censés ralentir le vieillissement et gommer ses marquages. La solitude urbaine trouve un écho dans les réflexions de Michel de Montaigne qui parlait déjà de « [...] la véritable solitude, celle dont on peut jouir au milieu des

---

18 H. Arendt, « Questions de philosophie morale », [dans:] *Responsabilité et jugement*, J.-L. Fidel (trad.), Paris, Payot, 2009, p. 143-163.

villes et des cours des rois. Mais on en jouit plus commodément à l'écart »<sup>19</sup>.

Vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle, dans la société libérale, deux formes de solitude apparaissent : une solitude de luxe et une solitude d'isolement, d'exclusion. La richesse et le pouvoir contribuent à la promotion d'une solitude de luxe : pour « avoir la paix » les élites achètent (ou s'approprient) des terrains (forêts, plages, fronts de mer, lacs, rivières, mines, routes, etc. ) en excluant les autres habitants. Cette configuration est à l'image d'une île entourée de zones dépeuplées, un habitat caché derrière des clôtures électrifiées et des caméras de surveillance. Dans le chapitre sur la solitude, Montaigne évoque une forme similaire connue depuis les Romains. Il écrit : « Écoutons plutôt ce conseil que donne Pline Le Jeune à Cornelius Rufus, son ami, sur cette question de la solitude : 'Je te conseille, dans cette complète et opulente retraite où tu te trouves, de laisser à tes gens le soin de la maison, sordide et détestable, et de t'adonner à l'étude des lettres, pour faire quelque chose qui soit totalement à toi' »<sup>20</sup>.

Les gens, en grand nombre, sont donc réduits à des corvées « sordides et détestables » et ils doivent se loger dans des ghettos, des banlieues (« lieu de bannissement »), des townships, des lieux exigus où la densité de la population provoque un mal-être collectif et des problèmes graves de santé publique. Dans les configurations socio-politiques d'inégalité et de domination, la solitude est tantôt l'apanage du pouvoir, tantôt le stigmate des exclus condamnés à une « solitude de masse ». Aujourd'hui, la pire forme de cette solitude d'exclusion est visible dans les camps de

---

19 M. de Montaigne, « Sur la solitude », [dans :] *Idem, Essais*, Traduction en français moderne du texte de l'édition de 1595 par Guy de Pernon, Paris, Pernon-édition, 2010, p. 208.

20 *Ibidem*, p. 211.

réfugiés (réfugiés des guerres et/ou des catastrophes climatiques). Elle prend de l'ampleur au XXI<sup>e</sup> siècle. Elle se caractérise par le déracinement et l'appauvrissement subis par des millions de personnes entassées dans des espaces hostiles à la vie humaine. En dépit des formes d'entraide précaire et de la grande proximité, voire de la promiscuité, chacun se sent isolé, démuni, accablé par la perte d'identité.



## *La solitude remplie d'objets*

En un siècle, les métamorphoses de l'industrie et de l'agriculture capitalistes, à l'échelle mondiale, ont transformé « le sujet » en consommateur, en client. Les êtres humains éjectés de toutes les formes de reconnaissance et d'appartenance sont les cibles de ce système marchand de hameçonnage. La majorité des habitants d'Europe adhère au rôle de consommateur « greffé » dans leur identité. Observer dans un supermarché les consommateurs/clients pour constater à quel point les marchandises nivellent les catégories sociales. Les consommateurs achètent leur dignité et une illusion de pouvoir contenu dans les objets. Ce n'est pas étonnant qu'ils manifestent dans la rue pour réclamer « plus de pouvoir d'achat ». Les objets « augmentent » la personne du client. Ils écrasent la solitude, étouffent les angoisses, au moins pour un petit laps de temps. Ce conditionnement commence au plus jeune âge. La prolifération d'une marchandisation qui passe aussi par le virtuel rend encore plus forte l'idée que l'individu n'est personne et ne peut accéder au bonheur que s'il fait des achats. L'obsolescence des objets, qu'il doit remplacer très vite, lui donne l'impression qu'il a le pouvoir de régner sur les objets et donc, de durer. L'achat constitue son mythe de l'éternel recommencement, autant que les « histoires » d'amour sur Instagram ou sur un site de « rencontres ». Les objets sont des « porte-bonheur ». Cette idéologie dominante (présentée ici en quelques lignes) absorbe la solitude dans les objets. Les objets composent un monde sans monde. Parfois, une « cure de solitude » avec un strict minimum d'objets et une longue marche dans la montagne ou dans un lieu peu habité, « sans réseau », peut aider l'être humain à se retrouver.

## *L'amour de solitude et les Amérindiens*

Baudelaire parle des « amoureux de la solitude et du mystère ». Dans *Le Spleen de Paris*, le poète consacre tout un chapitre à la solitude où il tacle ceux qui la dénigrent : « Un gazetier philanthrope me dit que la solitude est mauvaise pour l'homme ; et à l'appui de sa thèse, il cite, comme tous les incrédules, des paroles des Pères de l'Église. Je sais que le Démon<sup>21</sup> fréquente volontiers les lieux arides, et que l'Esprit de meurtre et de lubricité s'enflamme merveilleusement dans les solitudes. Mais il serait possible que cette solitude ne fût dangereuse que pour l'âme oisive et divagante qui la peuple de ses passions et de ses chimères. Il est certain qu'un bavard, dont le suprême plaisir consiste à parler du haut d'une chaire ou d'une tribune, risquerait fort de devenir fou furieux dans l'île de Robinson. Je n'exige pas de mon gazetier les courageuses vertus de Crusoe, mais je demande qu'il ne décrète pas d'accusation les amoureux de la solitude et du mystère »<sup>22</sup>.

Selon Baudelaire, il faut avoir du courage pour affronter le « Démon » qui surgit dans la solitude. Sa conception rapproche la solitude de l'acedia, de la mélancolie tant redoutée, pendant des siècles, expérimentée par les ermites. La solitude est représentée par la figure du reclus ou de l'ermite : le croyant isolé limite son existence à très peu de sociabilité et se consacre à la méditation qui le rapproche de la sphère du divin. Montaigne tient en estime cette recherche : « L'idée de

---

21 « Le Démon » occupe de nombreux écrits anciens des Pères de l'Église et de leurs successeurs qu'Anne Larue décrit dans son ouvrage *Les chambres de l'esprit. Acedia, ou l'autre mélancolie*, Paris, L'Harmattan, 2001

22 Ch. Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits », téléchargement payant, p. 58. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *LS* suivie de la pagination.

ceux qui, par dévotion, recherchent la solitude, remplissant leur cœur de la certitude des promesses divines dans l'autre vie, est plus cohérente. Ils se donnent Dieu comme but, lui dont la bonté et la puissance sont infinies. L'âme peut trouver en lui de quoi rassasier ses désirs en toute liberté »<sup>23</sup>. À la lumière des expériences religieuses, il est possible de parler d'une mystique de la solitude où les privations aboutissent à l'expérience de la béatitude. Vue sous cet angle, la solitude est articulée à la rencontre « transcendante » avec un Autre d'ordre divin. Le silence associé à la solitude mystique revêt différentes formes : il y a la parole tue chez l'homme reclus (*tacere*, en latin). Et l'autre silence (*silere* en latin), qui émane de Dieu. Pour les mystiques qui ont fait de l'altérité leur unique centre d'intérêt, qui se vouent à l'Autre, la solitude est, tour à tour, faim de l'Autre, étrangeté à soi-même, abandon à l'Autre dans l'extase ou dans l'angoisse, mais aussi impossibilité d'accéder à l'Autre sans le secours d'un tiers<sup>24</sup>.

Ailleurs, dans les cosmogonies des indiens d'Amazonie, la solitude est une référence marginale face à la communauté. Le regard de l'autre est le socle de la construction de l'identité humaine. Celui/celle qui n'est pas regardé/e par les autres n'existe pas. La communauté inclut non seulement les hommes, mais aussi « un grand nombre d'êtres non-humains, qu'il s'agisse d'esprits, d'animaux, de plantes ou d'artefacts »<sup>25</sup>. Le regard constitue le noyau dur de la construction de l'être

---

23 M. de Montaigne, « Sur la solitude », *op. cit.*, p. 211.

24 C. Lévi-Strauss, « La Science du concret », [dans :] *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, V. Débaene (préf.), V. Debaene et al. (éd. critique), Paris, Gallimard, 2008, p. 60.

25 E. Viveiros da Castro, *Un corps fait des regards*, document PDF, p. 2 ; <https://fr.scribd.com/document/273563829/VIVEIROS-de-CASTRO-Eduardo-Un-Corps-Fait-de-Regards>. Les citations suivantes provenant de cette œuvre seront marquées à l'aide de l'abréviation CR suivie de la pagination.

à la fois humain et animal, voir humain et végétal. Ne plus être vu, ne plus être dans le regard de l'autre, signifie l'anéantissement du moi. Le dialogue n'est jamais de soi à moi, mais toujours ouvert, multiple, s'adressant aussi aux plantes, aux animaux, aux ancêtres, vivants ou morts. Il n'y a pas, non plus, le clivage entre nature et société. Pour les indiens d'Amazonie, la nature est une créature vivante en dialogue permanent avec les êtres ; sans elle, la société n'existe pas.

Les rêves composent le domaine de prédilection de ces dialogues multiples, à la fois collectifs et solitaires. Dans ces configurations symboliques, la solitude n'existe pas. Mais il existe une forme de solitude associée à la puissance et au danger. Un chasseur part seul chasser dans la forêt amazonienne. Il assume une solitude-puissance face à la mort. Affronter seul la mort n'est pas considéré comme un acte de courage ou de supériorité par rapport aux autres animaux. L'homme n'est pas une créature à part. Inscrit – au mieux – dans la « famille » des prédateurs, il doit affronter seul le danger de tuer et d'être la proie à son tour, mais cette solitude est identifiée aussi chez les animaux (le jaguar, le serpent, etc.).

Le chaman est le seul investi d'une « double identité », à la fois humaine-animale et hors-humaine (parmi les esprits invisibles). Chez certains peuples d'Amazonie, l'affiliation chamanique érige le jaguar comme la Figure de la solitude puissante : « Se doter d'un corps aux capacités de prédation renforcées, analogue à celui du jaguar, est un objectif poursuivi par les hommes dans presque toutes les sociétés amazoniennes. Pourtant, cette quête de puissance implique un éloignement de ses semblables et par conséquent une sortie au moins partielle de l'état d'humanité. Cette condition-là est dangereuse [...] parce que les hommes risquent de n'être plus reconnus comme congénères. Et elle est difficile à supporter pour soi, car elle est associée par

principe à la solitude » (*CR*, 27). La solitude du chasseur lui fait court le danger de se métamorphoser en animal sans possibilité de retrouver son état « normal », de sorte que les siens ne le reconnaissent plus. Et donc, ils ne le regardent plus, ne le voient plus. Ce qui le fait basculer dans l'invisibilité qui est pire que la mort. Lorsqu'un chasseur s'enfonce dans la solitude de la forêt, la chance du retour devient mince. Seul le chaman maîtrise le « dédoublement corporel » et donc, le retour. Mais le chaman vit déjà dans la solitude, en marge de la communauté. Il revient au centre de la communauté lors des cérémonies : « Le chaman est un être biface, capable d'apparaître comme un congénère à deux espèces ordinairement étrangères, l'une étant unie à l'autre par une relation de prédatation : par exemple, les humains et les animaux de chasse, ou encore les humains et telle catégorie d'esprits cannibales. Le chaman a acquis ce dédoublement corporel en cultivant une relation amicale [...] avec des non-humains, souvent à la suite d'une rencontre fortuite. [...] La "bi-nationalité" ontologique du chaman peut également provenir d'une adoption par un animal-esprit – souvent un jaguar – saisi de compassion pour l'humain souffrant qu'il rencontre en rêve ou dans la solitude de la forêt. Tandis que pour la plupart des Indiens, la rencontre accidentelle avec les non-humains finit tragiquement, [...] le chaman parvient à devenir le familier des uns comme des autres. Cette aptitude lui confère la capacité de voir l'âme des autres, autrement dit de les percevoir tels qu'ils sont vus par leurs propres congénères » (*CR*, 42). Chez les indiens d'Amazonie, la solitude est intégrée dans les rites de passage entre le monde non-humain et le monde humain/animal.



## *La solitude nécessaire pour penser en temps de crise*

Dans *Minima Moralia*, Adorno fait de la solitude un attribut inhérent à l'acte de penser. La solitude est le bouclier du penseur face à un système de pression qui annihile et cannibalise la pensée critique et la révolte éthique. Il écrit : « En s'adaptant à la faiblesse des opprimés, on justifie dans une telle faiblesse les conditions de domination qu'on présuppose et l'on développe soi-même ce qu'il faut de grossièreté, d'apathie et de violence pour exercer cette domination. [...] Une solitude intangible est pour l'intellectuel la seule attitude où il puisse encore faire acte de solidarité. Dès qu'on rentre dans le jeu, dès qu'on se montre humain dans les contacts et dans l'intérêt qu'on témoigne aux autres, on ne fait que camoufler une acceptation tacite de l'inhumain. Il faut être du côté des souffrances des hommes ; mais chaque pas que l'on fait du côté de leurs joies est un pas vers un durcissement de la souffrance »<sup>26</sup>. Suivant les analyses de l'Ecole de Francfort et de Hannah Arendt, la solitude devient un composant nécessaire à la vie de l'homme engagé dans la critique de la société occidentale mondialisée. Arendt fait une analogie entre la solitude et le désert, en s'éloignant de Nietzsche. De nos jours, affirme-t-elle, les « oasis » sont transformées en « réserves » sécurisées qui profitent aux individus argentés. Au sein de la multitude humaine, les aides et les conditions de vie visent à les habituer au désert, sans nourriture saine, sans eau potable, sans soins, sans accès à l'éducation et à la culture. Et cette précarité favorise les mécanismes de leur mise à pas, leur enlisement dans l'obéissance.

---

26 Th. Adorno, « La négativité présente dans le conformisme », [dans :] *Minima Moralia*, [http://www.philosophie-spiritualite.com/textes\\_1/adorno2.htm](http://www.philosophie-spiritualite.com/textes_1/adorno2.htm).

Désormais, le désert ne croît plus, il est « privatisé » et transformé en territoire de luxe. Cette nouvelle exploitation du désert contribue aux bouleversements climatiques. Arendt souhaite, elle aussi, la transformation du désert, mais autrement. Elle écrit à Jasper : « Notre seul espoir : que nous qui ne sommes pas du désert, que nous soyons capables de transformer le désert en un monde humain »<sup>27</sup>. Pour Arendt, la solitude fait partie de la *vita contemplativa*, c'est-à-dire d'un moment où l'action est suspendue pour laisser libre voie à la pensée. Cette solitude créatrice de la pensée humaine est rattachée par Arendt à la métaphore de l'ami : « tout se passe comme si je m'adressais à un autre soi. Et cet autre soi, *allos authos*, Aristote le définissait à juste titre comme l'ami »<sup>28</sup>.



---

27 D. Zucchello, « Solitude e loneliness in Hannah Arendt », <https://www.academia.edu/18717059>.

28 H. Arendt, « Questions de philosophie morale », *op. cit.*, p. 125 -128.

La crise pandémique a générée une chose étonnante : le remède d'une terrible crise mondiale fut la solitude nommée aussi confinement. Les entretiens que j'ai pu réaliser depuis 2021 illustrent une réalité humaine où la solitude ne provoque pas forcément des états négatifs ou pathologiques. Elle peut être stimulante et apaisante. Pendant les confinements successifs, les personnes questionnées ont modifié leur rythme en adoptant un mode de vie plus lent, moins oppressé par la vitesse et la consommation. Plusieurs personnes évoquent un « désir de solitude » qui les a poussées à transformer l'isolement en expérience où la moindre forme de vie qui les entourait devenait importante, source de découverte, d'exploration et même d'émerveillement. Les personnes habitant à la campagne ou en périphérie des villes se sont tournées vers la nature. Marcher, rencontrer des arbres, ramasser des plantes et des cailloux, écouter les oiseaux, c'est-à-dire « redécouvrir la chose la plus incroyable qui m'arrive : la vie », m'a dit un de mes interlocuteurs. L'omniprésence de la mort a provoqué une prise de conscience du vivant. Même si les personnes rencontrées n'ont pas lu Spinoza (que je cite en exergue), elles ont médité sur leur vie, sur la vie en général. Il ne s'agit pas d'enjoliver la tragédie, mais de se laisser surprendre par la vie au moment où surgit un danger de mort (pour paraphraser Walter Benjamin). Mes interlocuteurs ont témoigné de leurs émotions lorsqu'ils ont « lâché prise » pour vivre la solitude comme une chance, mais une chance précaire, sans « promotion », sans prime, sans rien à gagner en retour, en acceptant tout simplement de « se redécouvrir seule avec soi » (propos d'une interlocutrice). « La solitude a une dimension temporelle qui me touche dans mon corps, j'ai réfléchi, pour la première fois, à ... l'« espérance de vie' », m'a dit un autre interlocuteur. Pour ma part, j'ai vécu cinq ans de solitude « montagnarde » dans une maison où j'avais de l'électricité et un

téléphone. Mais pendant des semaines, je n'ai rencontré aucun être humain. J'ai croisé des arbres, arbustes, plantes, insectes, oiseaux et animaux sauvages. J'ai adopté un chiot et découvert une relation insolite. Ce temps m'a appris beaucoup sur des mondes qui pourraient se croiser autrement. Et comme la solitude est une affaire de mains, j'écris et fais des photographies que j'associe à mes écrits (comme ici avec ce texte). Et je me suis mise à jardiner, cueillir des olives, dessiner et peindre. En 2023, le recueil de poèmes *Abri* (écrit pendant les confinements) parut aux éditions Trípode<sup>29</sup> (Espagne) dans une édition bilingue, traduit en catalan par mon amie Anna-Maria Corredor. Deux autres livres paraîtront en 2025 aux Éditions Transignum.

---

29 <https://www.tripode.cat/botiga/poesia/abri-redos-de-maria-mailat/>

## bibliographie

- Adorno T., « La négativité présente dans le conformisme », [dans] *Minima Moralia*, [http://www.philosophie-spiritualite.com/textes\\_1/adorno2.htm](http://www.philosophie-spiritualite.com/textes_1/adorno2.htm).
- Arendt H., « Questions de philosophie morale », [dans :] *Responsabilité et jugement*, J.-L. Fidel (trad.), Paris, Payot, 2009.
- Baudelaire Ch., *Le Spleen de Paris*, Paris, Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits », téléchargement payant.
- Biran M. de, *Fondements de la morale*, Paris, Dezobry, E. Magdeleine & C<sup>e</sup>, Libraires-éditeurs, 1859, tome 3.
- Blanchot M., « La solitude essentielle », [dans :] *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.
- Celan P., « Fugue de mort », *Choix de poèmes, Pavot et mémoire*, Paris, Gallimard, 1998.
- Celan P., « Lardées de microlithes », *Contrainte de lumière*, Paris, Belin, 1989.
- Farrell Krell D., « Creatives solitudes », [dans :] D. Jones (dir.), *The Philosophy of Creative Solitude*, London, Edition Bloomsbury Publishing Plc, 2019.
- Grégori J., « L'être-soi et l'être-seul. Le problème de la solitude dans la phénoménologie de Michel Henry », [dans :] *PhaenEx*, [En ligne] 2011, n° 6 (2); 10.22329/p.v6i2.3483, hal-03629279.
- Grégori J., « Intersubjectivité pathétique. Nouvelles perspectives de recherche », [dans:] Grégori J. et al. (éd. critique), *La Vie et les vivants*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2013, <https://books.openedition.org/pucl/2723>.
- Henry, M., « Christianisme et phénoménologie », [dans : ] Auto-donation, entretien et conférences, Paris, Beauchesne éditeur, 2004.
- Henry, M., *La passion de naître : Méditations phénoménologiques sur la naissance*, Paris, Édition de L'Harmattan, 2009.
- Humboldt, « Relation historique aux régions équinoxiales... », [dans :] Descola Ph., *La leçon inaugurale de l'anthropologie de la nature*, Paris, Collège de France, le 29 mars 2001 : [https://www.youtube.com/watch?v=j4x8o\\_7Qy-Q](https://www.youtube.com/watch?v=j4x8o_7Qy-Q).
- Koltès B-M., *Dans la solitude des champs de coton*, Paris, Edition de Minuit, 1985.
- Larue A., *Les chambres de l'esprit. Acedia, ou l'autre mélancolie*, Paris, Édition de l'Harmattan, 2001.
- Lévi-Strauss C., « La Science du concret », [dans :] *Idem, Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, V. Débaene (préf.), V. Debaene et al. (éd. critique), Paris, Gallimard, 2008.

- Montaigne, M., « Sur la solitude », [dans :] *Idem, Essais*, G. Pernot (trad.), Paris, Pernon-édition, 2010.
- Spinoza B., *Éthique*, R. Misrahi (trad.), Paris, PUF, 1990, [dans :] M. Henry, *La passion de naître : Méditations phénoménologiques sur la naissance*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Thesaurus de la langue française*, [en ligne] <http://atilf.atilf.fr/> et sous forme d'application logiciel.
- Viveiros da Castro E., « Un corps fait des regards », document PDF, <https://fr.scribd.com/document/273563829/VIVEIROS-de-CASTRO-Eduardo-Un-Corps-Fait-de-Regards>.
- Zucchello D., « Solitude e loneliness in Hannah Arendt », <https://www.academia.edu/18717059>.

#### Index des photographies

- Photo 1. Hotel La Solitude (Maria Mailat)
- Photo 2. Budapest été (Maria Mailat)
- Photo 3. Solitude (Maria Mailat)
- Photo 4. Danseur (Maria Mailat)
- Photo 5. Ma maison oliveraie (Maria Mailat)

## abstract

### Anthropological approach to solitude

The article explores three levels of solitude and lists numerous instances of the role solitude has played in human civilization. Firstly, it is the personal, bodily and mental experience of self. Secondly, it is a geographical space experienced in various contexts as insanity (Baudelaire), paradise (Western colonizers), isolation (liberal capitalism), luxury/exclusion (worldwide phenomenon), escape (consumerism), and marginal/power-generating (Native Americans' hunters and shamans). Thirdly, it is an indispensable tool for critical thinking and ethical revolt (Theodor Adorno), and a tool for building human solidarity (Hannah Arendt). Lastly, the author shares personal reflections about the role of solitude during the recent Covid pandemic. Following Levi-Strauss' "science of the concrete," the author uses personal experiences as well as scientific (historical and theoretical) examples to conclude that solitude can be both an expression of positive self-awareness and community-building and an instrument of individual and social destruction.

## keywords

anthropology, solitude, childhood, pandemic, self-awareness

## mots-clés

anthropologie, solitude, enfance, pandémie, conscience de soi

## maria mailat

Maria Mailat est anthropologue, écrivain, photographe, réalisatrice de films documentaires. Diplômée en Roumanie et en France. Enseignante d'anthropologie dans les universités françaises. Auteure d'articles et de plusieurs livres aux Éditions Laffont, Julliard, Fayard, Transignum, Zoé. Ses écrits sont traduits en suédois, allemand, italien, catalan, chinois. Elle a été conseillère auprès du gouvernement français et de l'U.E. Elle a fondé et dirigé le centre alternatif de recherche/écriture, ARTEFA. Depuis 2019, elles se consacre à l'écriture et à la publication de ses livres et photos.

PUBLICATION INFO			
Cahiers <b>ERTA</b>	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
Received : 28.10.2024 Accepted : 10.02.2025 Published : 30.06.2025	ÉTUDES	ASJC 1208	
ORCID : 0009-0000-2117-7057			
M. Mailat, « Approche anthropologique de la solitude », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 42, pp. 9-34. DOI : doi.org/10.26881/erta.2025.42.01			
<a href="http://www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index">www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index</a>			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			